
Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte
Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris
(Institut historique allemand)
Band 9 (1981)

DOI: 10.11588/fr.1981.0.50977

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

Von der Spätantike zum Frühen Mittelalter. Aktuelle Probleme in historischer und archéologique Sicht, hg. von Joachim WERNER und Eugen EWIG, Sigmaringen (Thorbecke Verlag) 1979, 496 p., 34 planches (Vorträge und Forschungen, 25).

A l'automne 1976 et au début de 1977, à la Reichenau, archéologues et historiens se sont réunis pour étudier le passage de l'Antiquité romaine au Haut Moyen Age dans un cadre restreint à des provinces danubiennes et rhénanes, un an après un autre Colloque dont le thème général était: *Gemeinsame Forschungsprobleme der Archäologie und der Geschichtswissenschaft in archäologischer Sicht*. J. Werner expose dans une vigoureuse introduction, p. 9–23, les buts de cette collaboration d'archéologues et d'historiens qui ont voulu collaborer, selon la maxime formulée en 1976 par le regretté Walter Schlesinger: »getrennt marschieren, vereint schlagen«, pour cerner avec précision le problème de la continuité/discontinuité dans quatre provinces romaines groupées en deux régions: *Noricum et Raetia I* d'abord, puis *Germania I* et *Maxima Sequanorum*, d'où, en outre, ont été exclus, faute de recherches très récentes ou pas encore publiées, tant la *Raetia II* et le territoire bavarois, car il y eut en 1975 un Colloque à Salzbourg sur le VIII^e s., que les territoires des Alpes Carniques-Slovénie et, en *Germania I*, ceux de Mayence, Worms, Strasbourg ainsi que de la Hesse rhénane auxquels fut consacré, en 1974, le Colloque tenu à Mayence pour le soixantième anniversaire de K. Böhner. En s'attachant à ne présenter que l'état actuel de nos connaissances sur la continuité/discontinuité dans ces quatre provinces, J. Werner veut moins résoudre ce problème qu'ouvrir des voies susceptibles de mener vers des solutions véritables, »echte«. Effectivement la continuité prônée par A. Dopsch, dans »Wirtschaftliche und soziale Grundlagen der europäischen Kulturentwicklung aus der Zeit von Caesar bis auf Karl den Großen«, publiés en 1920–23 pour réagir contre la »Katastrophentheorie«, ainsi que par F. Petri, dont les travaux de 1937 sur l'Europe occidentale franque n'ont pas été ensuite ratifiés par les progrès de l'archéologie et de la linguistique, cette continuité donc ne peut être évaluée que localement et en tenant compte des circonstances historiques. J. Werner observe d'ailleurs, p. 18, qu'on peut prouver aussi bien la continuité que la discontinuité et il signale par exemple, p. 21, à propos de l'histoire du peuplement, que l'archéologie peut révéler la discontinuité en attestant »eine echte Fundlücke sowohl in der Steiermark wie in Kärnten und Slowenien«, mais qu'elle peut aussi témoigner de la continuité du peuplement dans la Bohême où, cependant, J. Zeman montra en 1976 qu'à partir du milieu du VI^e s. les Slaves remplacèrent les Germains. Aussi est-ce en dehors de toute »Theorie-Diskussion« que les vingt-deux études rassemblées ici exposent l'inégale persistance de la romanité dans quatre provinces danubiennes et rhénanes.

I. *Noricum et Raetia I* sont l'objet de neuf études dont la première est celle du Norique de S. Séverin par Friedrich LOTTER, p. 27–90. Après avoir relevé les particularités de cette œuvre d'Eugippius, notamment l'inspiration biblique et les doublets, ainsi que donné un long examen critique de la »Severinsforschung«, F. Lotter analyse cette *vita Severini* qui est un document »inestimable«, eine unschätzbare Quelle: identification des lieux cités par Eugippius, p. 53–56 et Anlage I, p. 89–90, les plus neuves étant la localisation probable de *Ioviacum* à Aschach et d'*Asturis* à Zwentendorf, en amont de *Comagenis/Tülln*; terminologie qui distingue nettement les *castella*, *oppida*, *municipia* et *civitates*, ainsi que les *basilicae*, *ecclesiae*, *monasteria* et *cellulae*, p. 57–63; tableau de la vie économique et sociale des provinciaux, p. 64–72, protégés par la réorganisation militaire du *limes* qu'entreprit en 455 l'empereur Avitus, lequel passa aussi sans doute des traités avec les barbares frontaliers (avec les Ruges plus certainement qu'avec les Alamans), de sorte que *milites* et *oppidani* purent résister jusqu'en 476–477 aux incursions des Ostrogoths établis en Pannonie I (par l'empereur d'Orient Marcien) ainsi que des Suèves d'Hunimund, des Alamans, des Hérules et des Thuringiens, l'administration civile étant assumée par les évêques, comme le montre le rôle joué par S. Séverin, p. 76–83. Remarquons, en passant, que si les Ruges étaient ariens (sous l'influence probable des Ostrogoths de Pannonie), les Hérules et les Thuringiens païens, il est douteux, p. 76, que les Alamans et Suèves

du haut Danube aient été déjà christianisés (cf. l'évangélisation des saints Columban et Gall au VII^e s.). Remarquons aussi, p. 86, que S. Séverin ne peut être identifié au consul de 461: Flav. Severinus, *cons. ordin.* en 461, qui assiste aux côtés de l'empereur Majorien en 461 au banquet d'Arles décrit par Sidoine Apollinaire (ep. I, 11, 10 et 16), a son nom gravé sur l'un des sièges du Colisée restauré par Odoacre entre 476 et 483 (cf. A. Chastagnol, *Le Sénat romain sous le règne d'Odoacre*, Bonn 1966, 38–39 et 81: *u. c. [et incl. ex cons.] ord.*; *Prosopography of the Later Roman Empire*, 2, Cambridge 1980, 1001) et il était encore en vie quand son fils Severinus fut consul en 482. S. Séverin, mort le 8 janvier 482, était venu dans le Norique dès avant sans doute 461.

L'importante étude de F. Lotter est suivie, confirmée même, par celle de l'archéologue Rainer CHRISTLEIN sur: *Das spätrömische Kastell Boiotro zu Passau-Innstadt. Formen der Kontinuität am Donaulimes im raetisch-norischen Grenzgebiet*, p. 91–123. Les fouilles de 1974–1977 ont exhumé à côté du *castellum*, occupé au début du V^e s. selon la *Notitia Dignitatum*, Occ. XXXIV, 44 (*dux Pannoniae I*), un *horreum* avec une couche d'incendie où se trouvent des fragments tant d'une céramique grossière du V^e s. tardif, analogue à celle retrouvée sur l'emplacement du *castellum* encore occupé au temps de la *Vita* de S. Séverin, que d'une autre céramique grossière des VI^e et VII^e s. *Boiotro*, détruit on ne sait quand exactement, ne fut donc pas abandonné, mais reçut une population germanique avant le VIII^e s., car, à l'époque carolingienne-ottonienne, des pierres de l'*horreum* et du *castellum* servirent à bâtir une église dédiée à S. Séverin, au dessus de celle consacrée à S. Jean que S. Séverin avait édifiée, église, plus tard, de *Beuder* ou *Beidern*, *Peichter*, cité en 1143 et tête du pont qui franchissait l'Inn sous les murs de la ville épiscopale, cf. Abb. 11. Dans ce *castellum* romain occupé avant le VIII^e siècle par une population germanisée, il y eut une continuité chrétienne du V^e au X^e s. et une continuité de l'ancienne fonction militaro-économique au débouché de l'Inn dans le Danube. Ainsi *Boiotro*, qui »kann nicht für spätantike Kontinuität schlechthin stehen«, témoigne-t-il d'une forme particulière de continuité romaine, comme d'ailleurs l'ancien *castrum* voisin, et plus important, de *Batavis/Passau*.

Jaroslav ŠAŠEL, dans: *Antiqui barbari. Zur Besiedlungsgeschichte Ostnoricums und Pannoniens im 5. und 6. Jahrhundert nach den Schriftquellen*, p. 125–139, tente une synthèse, entre 377 et 535–536, du *barbaricum* pannonien à l'est et au nord des Alpes Juliennes qu'il connaît très bien (cf. J. Šašel, P. Petru, *Clastra Alpium Iuliarum*, I. Fontes, Ljubljana 1971). Mais, il faut relever qu'il débute, p. 136, par l'erreur de dater de 377, avant la bataille d'Andrinople d'août 378, l'établissement de fédérés ostrogoths, non pas wisigoths, ainsi qu'alains et huns par l'empereur Gratien à l'automne 380 en Pannonie II – Savie, ce dont n'est cependant pas responsable L. Várady, cité, n. 3, à propos de son livre (*Das letzte Jahrhundert Pannoniens, 376–476*) paru en 1969 (cf. mon compte-rendu dans *Revue des Etudes Anciennes* 34, 1973, p. 204–211, et: *La Formation de l'Europe et les invasions barbares*, II. De l'avènement de Dioclétien au début du VI^e s., Paris 1979, 147–151). De même, s'il est utile de différencier, au temps de Théodoric, d'après les *Variae* de Cassiodore, p. 135–137, les *antiqui Barbari* et les *extraneae gentes*, d'une part, des *Goti* et des *Romani*, d'autre part, il faut relever que ces *Romani* sont moins les habitants de la *Romania* que les sujets de Théodoric, reconnu en 497 roi d'Italie et pourvu de pouvoirs impériaux par l'empereur Anastase. Théodoric eut deux sortes de sujets: ses *Goti* et ses *Romani* qui étaient les Italiens ainsi que des provinciaux gaulois et pannoniens, depuis qu'en 510 il avait annexé tant la Gaule wisigothique méridionale autour d'Arles, qu'il restaura en préfecture du prétoire des Gaules, que la Pannonie de Sirmium cédée par l'empereur Anastase, qu'il rattacha à la préfecture du prétoire d'Italie.

En revanche, Thilo ULBERT, dans: *Zur Siedlungskontinuität im südöstlichen Alpenraum (vom 2. bis 6. Jh.)*, dargestellt am Beispiel von Vranje (ehem. Untersteiermark), p. 141–157, apporte une étude précise et très significative de cet établissement civil sur une hauteur dominant la Save, la grande route de Sirmium vers Aquilée et, depuis 378, la grande voie des invasions vers

l'Italie. Les monnaies y débutent avec Antonin le Pieux et s'y terminent avec Valentinien I^{er}, de même que la céramique. Mais, dans la première moitié du V^e siècle ce *vicus* ne fut pas abandonné, car, sans doute peu après 455 et l'effondrement de l'empire d'Attila, Vranje eut un complexe ecclésial à côté d'un petit cimetière, une trentaine de tombes romaines, qui va jusqu'au début du VI^e s. Ensuite, si probablement Vranje qui avait déjà reçu peut-être un mur de fortification, fit partie des *castella* pannoniens que Justinien transféra aux Lombards avec le Norique en 547–548, une céramique lombarde ayant été trouvée sur le site, ce fut seulement après 568 et le départ des Lombards vers l'Italie que cet établissement fut détruit, soit par les Avars, soit surtout par des Slaves. Sa disparition à partir du milieu du VI^e s. témoigne donc d'une réelle discontinuité, au moins en Savie.

La *Raetia I* dite *Curiensis*, celle de Coire/Chur, est l'objet des quatre études suivantes montrant toutes que la continuité romaine s'y prolongea très au delà du VI^e s., à l'inverse du Norique oriental et des Pannonies constamment foulées, depuis la fin du V^e s., par les invasions des Hérules, Lombards, Gépides, Avars et Slaves. Otto P. CLAVADETSCHER, dans *Churrätien im Übergang von der Spätantike zum Mittelalter nach den Schriftquellen*, p. 159–178, étudie l'histoire de cette province directement en contact avec l'Italie, où, depuis environ 400, si les forts danubiens et même Schaan, dans l'arrière-pays, l'actuel Lichtenstein, furent évacués, Chur garda sa population romaine, bien que les maisons et édifices du Welschdörfli fussent abandonnés. Théodoric, p. 160–162, y nomma un duc militaire spectaculaire, comme dans la *Not. Dign. Occ.* (XXXV: *dux Raetiae I et Raetiae II*), mais dont le secteur se réduisait au Rhin supérieur jusqu'à *Brigantium/Bregenz*, ainsi qu'un *praeses* résidant probablement à Coire pour l'administration civile, car les Alamans passés sous la domination du roi ostrogoth furent établis au nord de Coire, qu'on ne peut identifier à *Théodoricopolis*. Les liens avec l'Italie et le commerce par les cols de Julier et de Septime avec Côme et Milan s'altérèrent après 537, quand s'ouvrit la domination franque sous Théodebert I^{er} et son fils Thibaut, qui lancèrent plusieurs expéditions dans la plaine du Pô (il faut attribuer à Thibaut celle conduite par les ducs alamans Butilin et Leuthari, cf. E. Zöllner, *Geschichte der Franken bis zur Mitte des 6. Jh.*, Munich 1970, 99–101). Mais, à partir de 585, les échecs subis en Italie par les rois d'Austrasie – il faudrait préciser que les empereurs de Byzance s'efforcèrent d'acheter l'alliance franque pour combattre les Lombards – ainsi que les révoltes alamanniques et la série des partages territoriaux entre les rois francs firent que, sous les règnes des derniers Mérovingiens, Alamans et *Raeti* provinciaux relevèrent de royaumes différents, de part et d'autre de la frontière ecclésiastique entre les évêchés de Coire et de Constance, p. 168–170. Aussi la *Raetia Curiensis* put-elle jouir d'une certaine indépendance avec son *praeses* qu'avait bientôt remplacé l'évêque de Coire, comme le suggère le rôle politique de la famille des Victorides, fondée au VI^e s. par un Zacco qu'on peut considérer « als fränkischer Kommandant in Rätien » et qui s'allia à une grande famille provinciale, cf. p. 173–175. La continuité romaine se prolongea donc jusqu'aux Carolingiens, marquée par le commerce avec l'Italie lombarde et la pratique d'un droit romain vulgaire inspiré par la *Lex romana Visigothorum* – mais observons que celle-ci dite aussi *Breviarium Alarici* servait de manuel de droit romain pour les sujets romains des rois francs depuis 508.

Gudrun SCHNEIDER-SCHNEKENBURGER étudie l'archéologie de la *Raetia I* vom 4. bis 8. Jh. auf Grund der Grabfunde, p. 179–191, en partant du cimetière de Bonaduz, sur la route de Coire au col du Splügen: les tombes vont du milieu du IV^e au VII^e siècle et indiquent la christianisation progressive des provinciaux (progrès des orientations ouest-est et l'absence de mobilier funéraire). Il en est de même à Coire, pour un petit cimetière allant d'environ 400 au VII^e-VIII^e s. et entourant l'église Saint-Lucius, de même aussi en amont de Coire, à Tamins, Trun, Obervaz et Andeer, comme en aval à Schaan et Eschen, ainsi qu'à droite du Rhin, à Schiers et à gauche, le long du Wallensee, de Mels à Tuggen, cf. Abb. 1.

Hans Rudolf SENNHAUSER, en étudiant: *Spätantike und frühmittelalterliche Kirchen Churrätien*, p. 193–216, montre que du V^e au VII^e/VIII^e s. la haute Rétie, celle de Coire au sud d'une

ligne passant par le Wallensee, plus Arbon depuis le VI^e s., se caractérisa par une architecture religieuse influencée par l'Italie et l'Orient. Quatre types d'églises s'y succédèrent, de plus en plus nombreuses, cf. Abb. 6, 7, 8 et 9, des cryptes apparaissant pendant la première moitié du VIII^e s., comme à l'église Saint-Lucius à Coire et à l'église de Disentis. C'est d'ailleurs dans le bassin du haut Rhin, en amont de Coire, qu'aux VII-VIII^e s. s'agrandirent des forts de refuge du même type que celui de Castel, près de Coire, qui datait de la fin du III^e-début du IV^e s., cf. Abb. 16.

Enfin Stefan SONDEREGGER, étudiant en linguiste: *Die Siedlungsverhältnisse Churrätien im Lichte der Namenforschung*, p. 219-254, confirme la spécificité de cette haute Rétie restée dans l'aire linguistique des pays alpins d'entre le Rhin supérieur et l'Inn, où l'antique langue rétique avait, sous l'influence du latin, évolué en constituant un »rätoromanisch-ladinisch/Dolomiten-ladinisch- friaulisches Sprachgebiet«. Or, les établissements alamanniques s'avancèrent en Suisse centrale et orientale en deux poussées, la première au VI^e s. mais la plus forte et la plus longue du VIII^e au XI^e s. Aussi l'aire de répartition des toponymes alamanniques, tels ceux en *-walen*, Karte 2, et en *-ingen*, Karte 8, ainsi qu'en *-wil*, carte 9, laisse-t-elle à l'écart la *Raetia Curiensis* du haut Rhin, en amont de Bregenz et au sud du Wallensee, isolant la langue romanche par une frontière linguistique très sinueuse, cf. carte 2, à cause du mélange progressif des populations dans la Suisse centrale du VIII^e au XII^e s. Il est dommage, cependant, que la *Raetia II* à l'est de Bregenz et du Lichtenstein, c'est-à-dire en territoire bavarois, ait été exclue de cette enquête toponymique si éclairante.

Erich ZÖLLNER conclut en faisant le bilan, p. 255-267, de ces études délibérément ponctuelles sur le Norique et la Rétie de Coire. Il y apporte quelques critiques, pertinentes, mais surtout des compléments, notamment à propos de l'*Austria romana* et des liens unissant rapidement des grandes familles bavaroises et provinciales, p. 265-266, et il dégage le sens de la continuité dans ces deux provinces, qui fut une »Kontinuität vom spätantiken zum mittelalterlichen Christentum«.

II. *Germania I* et *Maxima Sequanorum* constituent une seconde partie consacrée à ces deux provinces bordant le Rhin du lac de Constance à Andernach, plus, sur la rive droite où les empereurs du IV^e s. n'avaient pu reprendre aux Francs et aux Alamans le territoire de l'ancienne Germanie Supérieure, le district de Neuwied et le Brisgau.

Eugen EWIG, dans: *Der Raum zwischen Seltz und Andernach vom 5. bis 7. Jh.*, p. 271-296, résume magistralement l'histoire de ce secteur confié au *dux Mogontiacensis* de la Not. Dign. Occ., XLI, au début du V^e s. A son analyse, p. 274-278, des conséquences sur le Rhin de la grande invasion des Vandales-Alains-Suèves en 407, peut-être serait-il utile d'ajouter les levées de troupes effectuées sur les deux rives par l'usurpateur Constantin III et son successeur Jovinus, ainsi que les »sacs« de Trèves par les Francs (cf. E. Demougeot, o. c., 438, n. 81 et 446; 483 et 486). L'unité du secteur Selz-Andernach disparut de 413 à 455 et ne fut pas ensuite rétablie par Clovis et ses successeurs qui, à partir de 496, dominèrent la rive droite du Rhin de plus en plus étendue vers l'est. Aux VI^e-VII^e s., on comptait dans ce secteur cinq »gaue« sur la rive gauche et sept sur la rive droite. Les frontières des évêchés n'y coïncidaient pas avec celles des anciennes cités: le diocèse du prestigieux évêque de Trèves fut élargi jusqu'au Rhin avec le Maifeld de Mayen et le Trechingau en aval de Bingen; l'évêché de Mayence restauré par Théodebert I^{er} s'étendit au bassin de la Nahe et sur le Rhin alla jusqu'à Oppenheim, la frontière alamannique de la seconde moitié du V^e s. devenue la frontière nord de l'évêché de Worms, restauré aussi. Tous les évêques de ce secteur entreprirent la christianisation de la rive droite: selon Fortunat, qui écrivait vers 565-567, Severinus de Mayence fonda une église à Kastel, l'avant-poste romain de Mayence sur la rive droite; l'évêque de Worms envoya une mission à l'embouchure du Neckar, à Ladenburg, et, très en amont, une église fut fondée, vers 670, à Wimpfen (*castellum* de l'ancien *limes* d'Hadrien); sans doute fut-ce l'évêque de Spire qui fit ériger vers 670 une église à Baden-Baden/*Aquae*, à la frontière de l'Alamannie passée sous la

domination franque, car cette église fut rattachée à l'abbaye de Wissembourg fondée en 660 à la frontière septentrionale de l'Alsace; dans la seconde moitié du VII^e s., l'évêque de Mayence envoya une mission à Aschaffenburg sur le Main et fit évangéliser la Wetterau jusqu'au sud de Giessen, tandis que l'évêque de Trèves envoyait une autre mission au nord du Taunus, dans la vallée de la Lahn, où fut bâtie une église à Dietkirchen, près de Limburg an der Lahn, aux frontières des Saxons païens.

Franz Josef HEYEN, avec: *Das Gebiet des nördlichen Mittelrheins als Teil der Germania Prima in spätrömischer und frühmittelalterliche Zeit*, p. 297–315, poursuit l'histoire de ce secteur jusqu'au X^e s. en insistant sur l'activité précoce des évêques de Trèves dans le pays mosellan. Dès le milieu du IV^e s., le prêtre Lucentius, disciple de l'évêque de Trèves Maximin (329–346), fonda une église à Kobern, sur la Moselle inférieure où déjà, plus en amont, S. Castor, prêtre aussi de l'évêque Maximin, en avait fondé une autre à Karden, cf. p. 305–310. Cette œuvre fut reprise au VI^e s. par l'évêque Nicetius qui fonda un »Missionsseminar« à Trèves, de sorte que dans la première moitié du VII^e s. l'évêque Modoald fonda d'autres églises à Münstermainfeld ainsi qu' à Andernach et qu'au début du VIII^e s. l'évêque Milo (715–753) put entreprendre l'évangélisation du pays de la Lahn, autour de Limburg, complétant l'activité de l'évêque de Mayence dans la Wetterau. Les évêchés de Trèves et de Mayence, centres de la vie chrétienne mais aussi de l'administration fiscale, assurèrent donc autant que le pouvoir royal une continuité romaine régionale qui déborda le territoire de l'ancienne *Germania I*. C'est d'ailleurs ce qu'analysent, ensuite, six études ponctuelles, en fonction de l'archéologie récente.

Hans EIDEN montre que cette continuité chrétienne ne fut pas semblable dans le *castellum* de *Bodobrica*/Boppard et le *vicus* civil de *Cardena*/Karden, p. 317–345. A Boppard, p. 317–336, *castellum* restauré par l'empereur Julien, on érigea dans les Thermes de la garnison romaine, donc après le départ des soldats et probablement d'une partie de la population, une église dont le baptistère et l'ambon datent sans doute de la seconde moitié du V^e s., église qui fut jusqu'en 800 celle d'une population plus ou moins germanisée et qui même, rebâtie successivement à l'époque carolingienne et à l'époque ottonienne, cf. Abb. 6, fut alors dédiée à S. Severus. Mais à Karden, p. 336–345, la permanence d'une population provinciale est évidente: on y a exhumé vers l'amont des fours à céramiques encore actifs au début du V^e s. ainsi qu'une nécropole romaine, remontant au Haut-Empire et encore utilisée à la fin du V^e s., qui entourait une église dédiée au IV^e s. à la Vierge Marie par S. Castor; mais, au nord du petit port sur la Moselle dont l'activité continuait, il y a, sur l'emplacement d'une maison romaine, une autre église fondée peut-être par l'évêque de Trèves Magnerich (570–596), la Kastorkirche, au milieu d'une grande nécropole d'environ deux cents tombes chrétiennes, en majorité franques, où se trouve une crypte, la »Kastorgruft« qui date de l'époque la plus ancienne de la nécropole, antérieure donc à la Kastorkirche bâtie à proximité, cf. Abb. 11 et 12. Apparemment le corps de S. Castor fut transféré de la nécropole méridionale, entourant la Marienkirche fondée par le saint, dans cette crypte de la nouvelle nécropole où il resta sans doute jusqu'en 836, date où la moitié des ossements du saint furent déposés dans la Kastorkirche édifée à Coblenz, tandis que l'autre moitié restait à Karden, déplacée de la crypte cimétériale dans le chœur de l'église du VI^e s.

Hermann AMENT étudie, en aval de Karden, le *vicus* de Mayen et le *castellum* d'Andernach, p. 347–356. A Mayen, sur la rive gauche de la Nette une ancienne nécropole romaine est séparée d'un Reihengräberfeld franc d'environ soixante tombes dont, cependant, celles du VI^e/début VII^e s. sont juxtaposées à des tombes romaines; mais, sur la rive droite, à l'intérieur de la ville fortifiée médiévale située en grande partie sur et à côté d'ateliers de céramiques et de meules toujours en activité, on trouve séparément des tombes romaines et des tombes franques d'époque mérovingienne tardive, cf. Abb. 1. A Andernach, *castellum* restauré par l'empereur Julien, dont le palais royal mérovingien et la Marienkirche attestent la continuité de l'occupation urbaine, il n'y a qu'une seule nécropole romano-franque, celle du Kirchberg, parmi les quatre entourant la ville médiévale, et les nécropoles franques d'époque postérieure, sur la route

longeant le Rhin, d'Andernach à Coblenz, débutent au VII^e s., cf. Abb. 2, sans qu'on puisse expliquer cette interruption de deux cents ans, correspondant aux V^e et VI^e siècles.

Koborn-Gondorf, sur la Moselle, en amont de Coblenz, est l'objet de quatre études très précises. Dans la première, Hans EIDEN, décrit le site en archéologue, p. 357–363 et Abb. 1: en aval des petites nécropoles romaines et franques de Lehmen, où l'épithaphe du diacre Deodatus (ou Deedatus?) suggère la présence d'une église, la grande nécropole romaine et franque de Gondorf a fourni beaucoup d'inscriptions chrétiennes ainsi que deux plaques de pierre à décor chrétien, »Schrankenplatten« appartenant sûrement à une église, nécropole que suivent, vers l'aval, un établissement de potiers romains encore en activité et Koborn, la *Contrua* de Fortunat, centre important du commerce sur la Moselle à l'époque mérovingienne; là, sur l'emplacement d'une maison du *vicus* romain, qui va du I^{er} au IV^e s., s'installa une nécropole franque des VI^e/VII^e s. proche de la petite nécropole romaine et de l'église fondée par le prêtre Lubentius, que dominant les deux tours du Koborn médiéval, hauteur fortifiée à laquelle Fortunat faisait déjà allusion. Trois des objets exhumés de la nécropole de Gondorf, une plaque-boucle reliquaie avec l'inscription *Siggiricus fecit* et les deux »Schrankenplatten« sont attentivement étudiés par J. Werner: la plaque-boucle, datable du début du VII^e s., serait celle d'un clerc originaire de la Bourgogne septentrionale et le décor des »Schrankenplatten«, dont l'une représente un Christ barbu tenant le Livre entre deux protomes de griffons et l'autre une croix dans un cadre de feuilles de vigne, date aussi du début du VII^e s., cf. p. 364–368. Il y aurait eu à Gondorf un atelier monétaire mérovingien, selon Egon FELDER qui, p. 369–370, analyse trois *trientes* d'environ 620 et 640. D'ailleurs, l'histoire de Gondorf-Koborn au VI^e/VII^e s., exposée par E. EWIG, p. 371–377, montre l'importance qu'eut alors l'ancien *vicus*: la *Contrua* que vit Fortunat, quand il descendit la Moselle en 588, était déjà réutilisée et sans doute fortifiée; le prêtre Lubentius, prêtre de l'évêque Maximin de Trèves, qui avait fondé l'église de Gondorf au IV^e s., était vénéré comme un saint non seulement sur les rives de la Moselle mais aussi, dès la fin du VII^e siècle, sur la rive droite du Rhin, à Dietkirchen dans la vallée de la Lahn; entre 586 et 602 les liens culturels et religieux entre la *Burgundia* et l'Austrasie de Childebert II et de son fils Théodebert étaient si étroits que des clercs burgondes firent partie du clergé de Trèves, tel Sapaudus qui devint évêque de Trèves et participa au concile de Paris en 614.

La province de *Maxima Sequanorum* qui, à la suite de la *Germania I*, termine cette seconde partie, est appréhendée d'abord non pas en territoire romain mais, à droite du Rhin, dans le territoire alamannique du Brisgau, face à la rive gauche alsacienne.

Gerhard FINGERLIN étudie en effet: *Die Kastellorte und Römerstraßen im frühmittelalterlichen Siedlungsbild des Kaiserstuhls*, p. 379–409. L'importance de la route ouest-est venue de Metz et de St-Dié par le col vosgien du Bonhomme et Colmar, qui menait, à droite du Rhin, vers Sasbach et Riegel au nord du Kaiserstuhl, route qui de là aboutissait au haut Danube, était telle que, dès l'occupation de la rive gauche du Rhin par Drusus, il y eut un *castellum* romain au Limberg qui domine Sasbach et que l'empereur Claude en fit bâtir un autre à Riegel pour atteindre le haut Danube à Hüfingen (*castellum* d'une cohorte auxiliaire encore au II^e siècle), cf. Abb. 1 et 2. Mais, après la rupture du *limes* de la Germanie Supérieure d'outre Rhin par les Alamans au milieu du III^e s., les empereurs du IV^e s. qui n'avaient pu reprendre la rive droite du Rhin, concentrèrent la défense de cette route sur la rive gauche: près de Colmar le *castellum* d'*Argentovaria*/Horbourg et, sur la rive droite, celui probablement romain de Sponeck près de Jechtingen, directement au nord du Kaiserstuhl, surveillèrent les Alamans du royaume de Vadomar, dont le grand établissement fortifié du *Mons Brisiacus*/Alt Breisach, au sud du Kaiserstuhl, fut, selon ses monnaies et céramiques, le centre des relations avec les Romains, cf. Abb. 3. Au V^e s., si les établissements alamanniques du Kaiserstuhl subsistèrent (restés à l'écart, soulignons-le, de la grande invasion des Vandales-Alains-Suèves de 406–407), après 455 cependant, quand les Alamans de la seconde moitié du V^e s. envahirent à nouveau la rive gauche du Rhin, l'émigration d'une partie de la population fit que, selon l'archéologie, les villages

postérieurs au V^e s. ne coïncidèrent plus avec les anciens villages des III^e et IV^e siècles, cf. p. 392 et n. 41.

Or, à partir de 496, la conquête franque du Brisgau, qui s'effectua en partant d'Alsace, suivit les routes romaines et réoccupa leurs *castella*, cf. Abb. 4: Breisach fut vraisemblablement annexé par Clovis et les rois mérovingiens restaurèrent le Limberg dominant Sasbach, où dans un grand Reihengräberfeld des VI^e–VII^e s., deux vastes tombes appartiennent sans doute à deux riches familles de notables représentant le pouvoir royal; de même, le *castellum* de Riegel fut refortifié au VII^e s., et, entre Sasbach et Riegel, à Eindingen, un autre fort fut bâti, dominant un Reihengräberfeld à peu près contemporain de celui de Sasbach, peut-être plus tardif, mais où on a relevé onze tombes importantes à enclos circulaire, »Kreisgräben« appartenant sans doute aussi à des notables. En outre, la présence à Sasbach, Eindingen, Riegel et, plus tard, à Breisach d'une église dédiée à S. Martin, le saint franc par excellence, confirme l'occupation de ces points stratégiques, car les églises au »Martinspatrozinium« sont rares en Alamannie et y sont localisées le long des grandes routes romaines, soit celle du moyen Neckar, soit celle du haut Rhin à Säkingen et Kadelburg, cf. p. 407. Ainsi, dans la région du Kaiserstuhl n'y eut-il pas de discontinuité, puisque les rois francs d'Austrasie durent, pour maintenir leur domination, reprendre et suivre les »römischen Grundsätzen und Erfahrungen«, p. 409.

Max MARTIN passe ensuite, à gauche du Rhin, sur le territoire de la *Maxima Sequanorum* septentrionale, en étudiant: Die spätrömisch-frühmittelalterliche Besiedlung am Hochrhein und im schweizerischen Jura und Mittelland, p. 411–446, vaste région englobant la rive gauche du haut Rhin jusqu'au Jura et la plaine suisse jusqu'à une ligne méridionale allant du Lac de Bienne au Lac de Zurich. Après les invasions alamanniques de la seconde moitié du III^e s., les établissements de la période d'entre 300 et 500 y sont beaucoup moins nombreux que ceux du Haut-Empire: le nombre des *villae rusticae* a diminué de plus de moitié et celui des centres urbains se réduit aux neuf *castella* de Bâle, Augst, Säkingen, Zurzach, Windisch, Altenburg, Olten, Solothurn et peut-être Mette près du Lac de Bienne, cf. Abb. 4. En outre, si on tient compte de la disparition progressive du mobilier funéraire dans les tombes, il faut, après 400, réduire encore le nombre des établissements romains coïncidant avec des tombes sans mobilier. Seul Kaiseraugst, le *castrum Rauracense*, montre la permanence d'une population romaine et chrétienne, p. 418–428: la nécropole romaine d'environ deux mille tombes va du milieu du IV^e à la fin du VII^e s. et a fourni deux épitaphes chrétiennes, de Baudoaldus et de Radoara, qui datent du VI^e/VII^e s. comme un petit nombre d'objets déposés rarement dans quelques tombes, soit des fibules comparables à celles, beaucoup plus nombreuses, des Reihengräberfelder germaniques d'Herten, en face de Bâle, ou de Burlach au nord de Zurich, soit des boucles de ceintures féminines de type franc trouvées à Burlach aussi et en Bourgondie.

Or, les Germains qui occupèrent la plaine suisse du V^e au VII^e s. furent des Burgondes, cf. p. 428–434, dont les rois refoulèrent les Alamans et ne furent remplacés par les rois francs qu'en 534, Burgondes rapidement romanisés. Toutefois la confuse histoire des établissements burgondes au V^e s., esquissée par M. MARTIN, est parfois contestable: après la grande invasion des Vandales-Alains-Suèves qui ravagea les Gaules en 407, non pas en 406, les Burgondes furent établis sur le Rhin dans la cité de Worms en colons militaires, non pas en fédérés, car »das Gesetz der Hospitalitas« qui aurait réglementé »die Ansiedlung fremder Stämme in Reich« ne date pas de 393, p. 431, mais de 418 (*foedus* qui établit les Wisigoths en Aquitaine, cf. E. Demougeot, o. c., 475–476 et n. 5) et les Burgondes de Worms transférés en 443 dans la *Sapaudia* ne devinrent des fédérés qu'en 458 (cf. ib., 581 et 651–653); aussi les sépultures caractérisées par la déformation crânienne, dans le secteur entre Genève et Yverdon, p. 428, appartiennent-elles plutôt à des colons militaires alains (cf. ib., 498 et n. 91) que les Burgondes vinrent remplacer en 443, envoyés par Aetius dans une *Sapaudia* qui s'étendait apparemment de part et d'autre de Genève (cf. ib., 495–496); la nécropole du *castrum* de Windisch, datable du premier tiers du V^e s., ne peut, vers cette date, être celle de »germanischer Foederati«, p. 429, car il s'agit plutôt de

soldats du *castrum* restés sur place, comme ce fut le cas à Epfach en Rétie II, peu après environ 400, c'est-à-dire après l'évacuation des *castella*, qu'atteste d'ailleurs, p. 430, l'arrêt de la circulation des monnaies de cuivre, même dans les *castella*. En revanche, M. Martin a sans doute raison d'interpréter, p. 433–434, comme une sorte de « symbiose » entre provinciaux et Alamans qui avaient pénétré après 455 sur la rive gauche du Rhin, les nécropoles alamanniques qui font face, sur la rive droite, à Bâle, Kaiseraugst, Zurzach et *Tasgaetium*/Burg bei Stein am Rhein, cf. Abb. 14, d'autant plus qu'à partir de 470 les Alamans furent lentement et progressivement refoulés par les rois burgondes Chilpéric et Gondebaud.

L'enquête toponymique faite par M. MARTIN, p. 434–446, aboutit à des résultats très significatifs. Si les premiers toponymes alamanniques, en -ingen, sont presque aussi nombreux que les toponymes romains subsistants, ceux du VII^e s. en -villare, d'époque franque, sont plus nombreux que les autres toponymes germaniques, cf. p. 444, de sorte que sur les 350 *villae rusticae* du Haut-Empire, seules 86 subsistèrent sous un toponyme germanique; mais, comme les 350 anciens établissements romains avaient été réduits à environ 150 par les invasions de la seconde moitié du III^e s. et du IV^e s., ce furent 86 de ces 150 qui furent repris ensuite par des établissements germaniques, donc seulement 64 anciennes *villae rusticae* qui restèrent continuellement occupées jusqu'à aujourd'hui. Rien ne montre mieux l'ampleur du changement qui s'effectua au cours des V^e–VI^e–VII^e siècles, donc de la discontinuité entre la population du Haut-Empire et la population médiévale.

Joachim WERNER étudie, p. 447–468, la romanisation caractérisant les Burgondes passés en 534 sous la domination franque et, à ce propos, analyse les plaques-boucles des VI^e et VII^e s., concentrées tant en Suisse occidentale que dans le bassin du Doubs et de la Saône, à l'ouest du Jura: dès le VI^e s. boucles de bronze ou de fer argenté que décorent des motifs orientaux, comme les griffons, ou chrétiens, comme Daniel entre des lions, puis au VII^e s., grandes boucles argentées au décor analogue, pour de larges ceintures féminines, et grandes boucles-reliquaires réservées aux clercs. Or, des inscriptions latines sommaires sont gravées sur vingt-deux plaques-boucles des VI^e–VII^e s. dont quatre plaques-boucles reliquaires, cf. Abb. 13, inscriptions qui prolongent au nord de Lyon, des deux côtés du Jura, l'usage du latin que pratiquaient les inscriptions chrétiennes des VI–VII^e s. en Gaule méridionale, cf. Abb. 14. Ainsi la Bourgogne septentrionale apparaît-elle aux VI–VII^e s. comme une « romanische Trachtprovinz ».

Gérard MOYSE, avec: La Bourgogne septentrionale et particulièrement le diocèse de Besançon (V^e–VIII^e siècles), p. 467–488, explique en historien la romanité chrétienne de cette « Trachtprovinz ». De fait, les Burgondes de 443 y arrivèrent en soldats de l'empereur, non pas en envahisseurs, puis occupèrent la Lyonnaise I à titre de fédérés (non pas « illégalement », p. 470, car l'empereur Majorien ratifia dès 458 la décision prise par les sénateurs provinciaux en 457, rappelons-le, cf. o. c., 653) et leur roi Gondioc fut investi de la haute fonction militaire de *magister militum Galliarum*, p. 471 (comme d'ailleurs ses successeurs Chilpéric, Gondebaud et Sigismond, cf. *ibid.*, 656, 658, 602, 608, 611). Aussi les rois burgondes respectèrent-ils non seulement les institutions des provinciaux, mais (bien qu'ils aient été ariens jusqu'à l'avènement de Sigismond en 516) les évêques et le « monachisme jurassien ». Après 534, les partages territoriaux entre les rois mérovingiens « n'empêchèrent en rien l'ensemble burgonde de garder une indéniable autonomie », p. 476, qu'exprime la constitution d'une marche militaire réunissant les deux versants du Jura avec des ducs, quand, au début du VII^e s., les incursions des Alamans percèrent à nouveau jusqu'à Luxeuil et Avenches, incursions entraînant l'arrivée des Warasques, venus de Bavière, p. 477–478.

Mais, la domination franque ne modifia pas le peuplement romano-burgonde: il n'y a pas de traces archéologiques d'implantations franques, à l'inverse de celles laissées par les implantations alamanniques dans la région de la Porte de Bourgogne et de la boucle du Doubs. Malgré de brefs soulèvements « nationalistes », deux sous Clotaire II et le dernier en 642, les rois mérovingiens s'appuyèrent sur des grandes familles romano-burgondes, p. 479–483: parmi les

ducs de Bourgogne et d'Outre-Jura connus au VII^e s., il y eut dès le temps de Brunehaut le Romain Protadius, dont un parent fut évêque de Besançon, puis Waldalenus, époux de la Romaine Flavia, dont le fils aîné devint évêque de Besançon et le cadet duc d'Outre-Jura, tandis qu'Amalgarius, époux d'une Aquilina, était *dux in Burgundia*, charge où lui succéda son fils; d'ailleurs, plus de la moitié des clercs de l'évêque de Besançon étaient des Francs. Les rois, comme les évêques bisontins, favorisèrent l'expansion du monachisme: aux abbayes fondées par le pieux Gontran, roi de Bourgogne (561–592), pour relier celle de St-Maurice d'Agave, en Valais, à celle de St-Bénigne à Dijon, cf. p. 486, s'ajoutèrent celles fondées au VII^e s. par l'abbaye de Luxeuil, elle-même fondée, fin VI^e s., par S. Columban et protégée après 613 par Clotaire II, cf. p. 485; or toutes ces abbayes étaient à la fois des centres de christianisme et des »cellules de colonisation« tant économique que culturelle.

En conclusion, Vladimir MILOJČIĆ, p. 489–496, compare la diversité des formes de continuité dans la *Germania I* et la *Maxima Sequanorum*. La continuité est incontestable dans le pays du Kaiserstuhl et à Kaiseraugst, mais il s'agit de »structures« romaines dans le Brisgau alamannique et d'une population romaine urbaine dans le *castrum Rauracense*. Ailleurs, la continuité de la population provinciale, comme dans le pays mosellan et même dans le centre prospère du Gondorf-Kobern/*Construa*, apparaît surtout à travers les églises des évêchés des VI^e–VII^e siècles. La discontinuité évidente en Suisse septentrionale, sauf à Kaiseraugst, pose le problème de la survivance d'une population romaine rurale. En *Burgundia* franque, les plaques-boucles à inscriptions latines posent le problème des plaques-boucles à citations bibliques de l'Alamannie du VII^e s., dans la vallée de l'Iller jusqu'au Ries, où peut-être subsistait une population romaine méconnue parce qu'on n'y connaît pas d'abbayes comme celles qui furent en Bourgogne les agents d'une romanisation chrétienne. Enfin, le renouvellement de nos connaissances dans ces provinces rhénanes reste à compléter par l'étude des Reihengräberfelder en Allemagne méridionale, apparus vers 530, p. 496.

Concluons qu'effectivement l'ensemble de ces vingt-trois études renouvelle beaucoup les problèmes, tant historiques qu'archéologiques, posés par la discontinuité/continuité dans des provinces situées à la charnière des frontières romaines du Danube et du Rhin. Si ces problèmes varient selon chacune de ces provinces, néanmoins tous diffèrent des problèmes posés, à partir du V^e s. aussi, par les formes de la discontinuité dans les provinces frontalières du Danube depuis les Pannonies jusqu'au Pont Euxin, problèmes que précisément vient d'étudier plus à travers des peuples barbares qu'à travers des provinces danubiennes un symposium tenu sous les auspices de l'Österreichische Akademie der Wissenschaften en octobre 1978, dont les dix-neuf communications sont réunies sous le titre, révélateur, de: *Die Völker an der mittleren und unteren Donau im fünften und sechsten Jahrhundert*, herausgegeben von Herwig Wolfram und Falko Daim, Vienne 1980. Aussi ce gros livre de 496 p., qui rassemble les communications faites au Colloque tenu à la Reichenau en 1976–1977, est-il un apport indispensable à la connaissance de l'Occident romain devenu romano-germanique au cours des V^e, VI^e et VII^e siècles, à la différence de l'Orient byzantin.

Emilienne DEMOUGEOT, Montpellier

Art et archéologie des Juifs en France médiévale, hg. von Bernhard BLUMENKRANZ, Vorwort von Salo Wittmayer Baron, Toulouse (Privat) 1980, 8°, 391 S. (Collection Franco-Judaica).

Neuere Literatur zur Geschichte, Kultur und Kunst der Juden in Frankreich ist fast immer mit dem Namen Bernhard Blumenkranz verbunden, und so auch dieses Werk, das B. Blumenkranz herausgab, und zu dem er auch einige wichtige Aufsätze lieferte.

Auch wenn man die Vorgeschichte, die der Entstehung dieses Buches voranging, nicht kennt,